

Valérie Dayre & Pierre Leterrier

FUGITIFS DU FUTUR

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

La dernière fois que j'ai vu Mila Keller c'était à Venise, le 12 juin 2013, peu avant sa disparition.

Elle présentait sa nouvelle cyberperformance dans le cadre de la Biennale. Moi j'étais en mission – agent dormant récemment réveillé afin de renouer contact avec elle : après le crash inexplicable, deux semaines plus tôt, de l'avion dans lequel avait pris place Liv Petersen, sa mère, mes employeurs supputaient qu'elle pouvait nous apprendre quelque chose ; l'analyse des boîtes noires avait fourni d'étranges indices sur le dysfonctionnement des systèmes électroniques de l'appareil.

Le soir de mon arrivée, j'avais déambulé dans les venelles ombreuses, me faisant l'effet de singer ces fantômes d'amants délaissés que littérature et cinéma ont condamnés à hanter la Sérénissime.

« Oui, on sait, toutes les histoires d'amour se finissent à Venise », soupirera Troll, mon chef, quand on me débriefera. « Sois gentil, Barthélémy, épargne-nous le roman. » Et j'entendrai en écho paradoxal la voix railleuse éraillée de Mila me suggérant l'inverse sur la plage du Lido : « Depuis le temps que tu nous colles, tu devrais en faire un bouquin ! »

La matinée du 12 juin s'achevait.

Quelques heures plus tôt, bravement planté sur le pont du Rialto, je l'avais vue quitter son hôtel. Elle était seule. J'avais pensé que m'ayant aperçu depuis la fenêtre de sa chambre, elle était sortie pour s'amuser à me promener, à pied d'abord, puis en vaporetto. Elle pouvait aussi ne pas m'avoir vu, ne pas m'avoir reconnu. Et comme de mon côté je n'avais pas envie de hâter des retrouvailles que je pressentais décevantes, le petit jeu dura jusqu'à ce que sur le débarcadère du Lido, dans un de ces effets de mise en scène dont elle est friande, elle se retourne subitement vers moi.

— Toujours dans le Renseignement, Balourd ?

Autrefois, quand les autres du squat où nous nous sommes connus m'appelaient ainsi, variante Ballot, elle tenait à me nommer Baloo. Je trouvais ça mignon, et j'aimais croire que cela m'offrait un rôle dans sa vie de petite grenouille précoce égarée dans la jungle post-punk.

Trois ans ont passé.

Ce matin moite et jaune du 12 juin 2013, cette époque me parut terriblement lointaine, presque irréaliste. Un peu lâchement, j'en rendais Mila responsable. De là peut-être ma provocation sur le crash qui, deux semaines plus tôt, avait assuré à Liv Petersen une fin éclatante et, avec cent quatre-vingt-douze victimes collatérales, une suite mortuaire digne d'une impératrice de légende !

On se quitta peu après, piètrement. Je repris seul le vaporetto. Le soir, je me rendis à l'ancienne corderie de l'*Arsenale* où Mila devait assurer sa prestation. Mon deuil

intime en sautoir, j'y allai comme à une cérémonie de clôture funèbre.

C'en fut une.

Ses précédentes performances avaient consacré Mila Keller, dite *Milk*, génie de l'art cybernétique. Ses détournements de jeux vidéo construisaient en 3D un univers fantastique dans lequel le spectateur devenait acteur par le truchement d'avatars holographiques dont l'artiste avait la stupéfiante capacité de susciter le surgissement instantané au milieu de ses propres créations.

Ce soir-là, rien ne répondit aux attentes des *spectActeurs* avides de vivre les improbables quoique promises virtualisations de leur personne.

Dans le vaste espace de l'ancienne corderie, ils purent se croire ramenés au rôle primaire de badauds tout juste autorisés à errer dans une installation qui, pour être énigmatique, n'offrait rien des éblouissements milkiens, bien en retrait des prouesses technologiques auxquelles *Milk* avait accoutumé ses fans. On se sentait ravalé au rang de papillons nocturnes attirés par des bulles de lumière qui, de place en place, proposaient une mystérieuse série de saynètes animées en 3D. Le fond sonore entêtant évoquait en alternance le froissement du papier et le cliquetis oublié des projecteurs du cinéma d'antan. De quoi parlait l'artiste ?

Il se murmura bientôt que la performeuse était absente. Peut-être assistait-on à un prélude qui, faute de la présence de la magicienne, s'éternisait.

Finalement, une voix caverneuse annonça en cinq langues que la suite de la performance n'aurait pas lieu.

On soupçonna, avec un sourire entendu et indulgent, que l'annonce faisait partie de la représentation.

La même voix ordonna d'évacuer la salle. Les entendus-indulgents campèrent sur leur position. L'annonce se répéta. Des vigiles maussades confirmèrent : le spectacle était interrompu. La salle était à présent inondée d'un éclairage blafard de hall de gare. L'annonce tournait en boucle. Dans le brouhaha mécontent qui suivit, on apprit que, selon les consignes de MilK, les techniciens avaient mené la soirée jusqu'au point où elle aurait dû prendre les commandes. On s'interrogea. Il s'en trouvait encore pour croire que cette dérobade constituait l'acmé de la performance, de ce pèlerinage. « Quelle innovation ! » ; « Quel mépris ! » contrèrent certains. « Cabotinage de diva », tranchèrent d'autres.

Le lendemain, les commentaires se seraient comme d'habitude partagés entre enthousiasme laudatif et moquerie cinglante si l'on n'avait appris la disparition effective de MilK.

Personne ne l'avait revue depuis vingt-quatre heures. Pourtant elle n'avait pas rendu sa chambre d'hôtel, ses affaires s'y trouvaient encore.

J'étais probablement l'un des derniers à lui avoir parlé.

Je ne me suis pas manifesté auprès des autorités locales.

J'ai bouclé mon sac, gagné la gare, pris un billet pour le

premier train ; il allait à Vérone. De là, il me serait facile de rallier Milan, Turin ou Genève, puis Paris.

*

En fin de compte, je n'allais pas rentrer à Paris.

C'est en début de soirée, à la gare centrale de Milan, en vérifiant d'un geste machinal la présence de mon passeport dans la poche intérieure de mon blouson, que je sentis un objet intrus à travers la toile d'une des poches de poitrine.

Une clé USB.

Je me rappelai aussitôt qu'à un moment de la promenade avec Mila, pour couper court à une de mes questions incongrues – ou trop pertinentes ? – elle m'avait fait face, détaillé avec un sourire narquois, et des deux mains, dans un geste rapide, joueur, avait lissé l'étoffe de mon blouson en s'exclamant « T'es sapé négligé chic, dis donc ! Ça paye, l'espionnage ! », avant de remonter avec effronterie les zips des petites poches extérieures.

Au milieu de *Milano Centrale*, dans les flux croisés de la foule affairée, je demeurai planté un bon moment, immobile alors que ma pensée galopait.

Il fallait que je lise cette clé au plus vite.

Pas sur mon matos – surveillé par mes employeurs. Ni dans un cybercafé. Un mouchard électronique ou un consommateur passant au mauvais moment risquait de saisir une photo, une vidéo, un nom, un mot, compromettants.

Je devais disparaître, couper toute connexion, me cacher au moins le temps de prendre connaissance de cette clé qui me brûlait la paume comme un cadeau d'adieu. Cadeau à moitié empoisonné, bien dans le genre de Mila.

Paris où l'on saurait toujours me retrouver était désormais exclu. Je changeai mon billet : à la place de la capitale, ce serait Lyon, le lendemain. En attendant, je pris une chambre d'hôtel aux abords de *Milano Centrale*.

Je coupai mon smartphone, retirai carte sim et batterie.

Le lendemain, dès mon arrivée à Lyon, j'achèterais un laptop que je me garderais de connecter à Internet, je retirerais le maximum d'argent avec ma carte bancaire. À la gare de la Part-Dieu, je choisirais le premier départ pour une ville moyenne, pas trop éloignée car je paierais le billet en liquide. Peu avant le départ je remettrais mon smartphone en service afin de relever mes messages. Après, éteindre. Partir. Tromper une éventuelle filature que je n'aurais pas repérée depuis Venise. Disparaître quelques jours.

À la télévision de l'hôtel milanais où j'étais descendu, j'appris que l'enquête à Venise sur la disparition de MilK n'avait pas progressé ; en moins de vingt-quatre heures, rien d'étonnant. Sur une chaîne francophone, un documentariste finlandais, promu spécialiste du Life Art, s'interrogeait sur la limite entre fiction et réalité. MilK s'était-elle aménagée une retraite secrète avec l'intention de réapparaître ultérieurement ? Ou, comme

pouvaient le laisser supposer les ultimes images de sa performance vénitienne interrompue, avait-elle mis fin à ses jours ?

Pour moi, elle avait eu plus de raisons encore de s'éclipser que les fois précédentes : ma présence à Venise et les indices que je lui avais fournis par mes questions avaient pu lui donner à penser qu'elle était menacée, au moins d'une « audition » par mes employeurs. Mais peut-être m'attribuais-je un rôle trop important. Elle n'avait besoin de personne pour comprendre : après l'inexplicable chute de l'avion dans lequel se trouvait sa mère, ceux qui jusque-là s'étaient contentés de la garder à l'œil risquaient de changer de braquet.

*

Mon plan se déroula sans accroc. Le lendemain à dix-huit heures, à la gare de Lyon-Part-Dieu, avant d'embarquer dans le TER pour Mâcon, je rallumai mon smartphone. Quelques messages m'attendaient. Le premier, signé Troll, m'avait été adressé la veille, juste après que j'eus coupé mon téléphone :

Judi 13 juin 2013 - 18h12

Disparition MK. Que sais-tu ?

As-tu eu contact avec elle avant ? Quand ? Où es-tu ?

D'autres messages du même genre s'agaçaient crescendo de mon silence. Jusqu'à deux heures du matin :

Pourquoi ne réponds-tu pas ? Dois-je envoyer un commando à ton secours ? Ou t'es-tu enfui avec la cible ?

Trêve de plaisanteries. Le blogueur *Fouinarcosmic*, grand complophile devant l'Éternel, à mon avis plus *comic* que *cosmic*, titre ce soir : *Depuis combien de temps les transhumains sont-ils parmi nous ?* Je te conseille la lecture de cet opus qui, conformément à l'habitude, mêle farfelutades, faits divers, rumeurs et intéressantes intuitions. La nouvelle disparition de MK semble l'inspirer. Il établit clairement une corrélation entre les techniques mystérieuses de la cyberstar et le crash en plein océan de l'avion qui transportait la mère d'icelle.

Le dernier message tomba tandis que je lisais les précédents :

Vendredi 14 juin - 18h07

À l'instant je te localise à Lyon. Qu'y fais-tu ? Qui files-tu ? Qu'attends-tu pour faire signe ? À quoi tu joues ?

J'ai de nouveau neutralisé mon téléphone et je suis monté dans le train.

*

Ma chambre d'hôtel donne sur les bords de Saône. Le soleil couchant fait miroiter les eaux en rose et or.

Je me suis installé à la petite table en bois au vernis écaillé. J'ai branché le laptop neuf, franchi les étapes fastidieuses de la mise en route. Quand enfin j'ai pu introduire la clé USB que m'a confiée Mila à mon insu, j'ai constaté que les fichiers, numérotés de un à vingt, étaient verrouillés.

J'ai tenté divers mots de passe liés à ce que je connais d'elle et aux quelques mois que nous avons vécus au squat ; sans succès. Le sésame n'avait pas forcément de rapport avec le passé. J'ai repensé alors à la soirée de l'avant-veille, à ce pèlerinage qui avait condamné les spectateurs à divaguer entre ces bulles de lumières qui émettaient leurs énigmatiques images 3D sur fond sonore lancinant. Qu'avait voulu suggérer Mila ? Que célébrait-elle ? De quelle histoire, de quelle vie esquissait-elle une rétrospective itérative, puisque chaque bulle semblait vouée à diffuser une unique scène brève inlassablement répétée ?

Au squat j'avais prêté à Mila *L'invention de Morel*, le roman de Bioy Casares. Elle ne me l'avait jamais rendu. J'avais douté qu'elle l'ait lu quand je l'avais retrouvé, malmené, servant de cale à la caisse qui lui tenait lieu de chevet ; mais, sur la page de garde, elle avait écrit en grandes lettres brouillonnes :

Fuite Clandestinité Oubli Disparition
Passion Jalousie Manipulation
Machination cinématique merveilleuse et infernale
Mort

Un résumé lapidaire qu'elle concluait d'un emphatique :

Ma vie

Le soir de sa disparition, repensant à ces mots devant les bulles en 3D, il m'avait semblé que MilK conviait son public à un voyage dans son passé, dans ses hantises, sous couvert d'une promenade dans un siècle d'images connues de tous.

De fait, dans la salle on cherchait les références cinématographiques. Rivalisant de pertinence, on chuchotait ses trouvailles au voisin.

Ici ce yacht blanc, visiblement abandonné par ses passagers, qui dérivait dans l'éclat impitoyable d'une mer écrasée de soleil, rappelait *L'avventura*. Moi, je pensais *disparition*, sans me douter qu'en effet...

Là, cette salle d'opération clandestine dans une cave voûtée sur les murs de laquelle se découpait une ombre écrasante, masquée, calottée, gantée, ressuscitait Pierre Brasseur sur le point d'opérer sa fille dans *Les yeux sans visage*. De plus jeunes cinéphiles optaient pour Antonio Banderas, glaçant démiurge de *La Piel que habito* d'Almodóvar.

Plus loin, les deux gorilles en costume discutaillant sans fin, l'air sérieux et doctoral, faisaient l'unanimité : ils sortaient tout droit de *Pulp Fiction*.

Plus loin encore, le jeune homme enveloppé, mal rasé qui pianotait frénétiquement sur un clavier dans une obscurité bleutée bunkérisée par des tours et des écrans d'ordinateurs, évoquait évidemment le hacker de *Millenium*.

Quant au grand Black souple et costaud en manteau de cuir, au milieu d'un mobilier obsolète, rare et déglingué, c'était Morpheus, le chef des Résistants de *Matrix*. Moi, étreint de désolation, je revoyais Hacka, Frantz et le squat de la rue de Charonne.

Pour la poursuite nocturne en voiture qui s'achevait en une spectaculaire collision, on avait l'embarras du choix et, en esthètes distingués, on savourait cette honnête et vulgaire bouchée de blockbuster... avant de se sentir traîtreusement piégé par l'image 3D d'une enfant allongée nue sur un bat-flanc qui, exilée dans le coin le plus reculé de la salle, se redressait, s'asseyait puis se balançait d'avant en arrière, comme atteinte de vertige ou de folie.

— *La victime...*, avais-je entendu près de moi.

Je m'étais retourné. Une femme – si diaphane que je l'avais prise un instant pour une créature holographique de Mila – poursuivait de sa voix blanche :

— Je déteste ce tableau de Balthus.

Pour moi, l'étroit visage de la fillette nue était surtout une reconstitution des traits de Mila enfant.

Le temps passait. Le plaisir du jeu s'émoissait. La perplexité gagnait. J'étais peut-être seul à décrypter dans ces saynètes tant de jalons de la vie de Mila Keller.

Brusquement, telles des billes de mercure, toutes les bulles d'images mouvantes s'étaient rapprochées et fondues en une seule explosion de lumière d'où s'était élevée une nouvelle et unique image, tridimensionnelle. Une jeune femme nue marchait sur un rivage de sable. On reconnaissait la lagune, le Lido. On identifiait MilK. Elle entraînait dans l'eau, qui bientôt atteignait ses genoux, ses hanches, sa taille, ses seins. Elle avançait encore, sa tête partait en arrière, son corps flottait, et ses cheveux mouillés épousant curieusement l'arrondi de son crâne au lieu de s'épandre, et ses traits s'estompant, et ses yeux s'éteignant, c'était la pathétique *precog* de *Minority Report*, inerte dans son bassin de sérum, qui émergeait.

Il y avait eu dans l'assistance des soupirs divers.

Il était temps que MilK intervienne pour clore ces prémices que l'on se serait encore efforcé de croire alléchants si l'annonce de l'annulation de la performance n'avait retenti.

Dans ma chambre d'hôtel vue sur Saône, je réentendais cette annonce polyglotte qui là, devant mon laptop taiseux, aurait encore longtemps fait écho à l'hostilité butée des icônes verrouillées de la clé USB si le souvenir des quelques mots lancés par Mila l'avant-veille, alors que nous nous séparions à l'embarcadère, ne s'était imposé :

« C'est ça, va-t'en, laisse-moi à mon Lido. »

Dans les crachotements du vaporetto, l'insolite du propos n'avait pas retenu mon attention. C'est là seulement, dans ma chambre d'hôtel que, plein des images des saynètes-bulles, j'entendis *lit d'eau*.

J'ai tapé ces mots. Ça n'a pas marché. Je suis revenu à *Lido*. Toujours rien. J'ai tenté *monlitdeau*. Bingo.

Tu avais tout préparé, Mila. Dès que tu m'as aperçu à Venise, tu savais que je te suivrais et que tu pourrais me manœuvrer. Tu ne m'as pas entraîné au Lido par hasard. Et je suis en droit de penser que ton « Tu devrais en faire un bouquin » n'était pas non plus un hasard, pas seulement un sarcasme. Tu m'as choisi pour biographe officiel !

Ainsi moi, Barthélémy Fresnel de la Balardière, dit Balourd, Ballot, Baloo, homuncule zéro des services secrets français, me voilà formellement mis au défi de rédiger la chronique de ceux que désormais je suis autorisé à appeler les Fugitifs du Futur.

Ta dernière performance me dicte une chronologie, presque le synopsis d'un récit que confirment et nourrissent les documents trouvés sur la clé vénitienne.

Il faut remonter dix ans en arrière, en décembre 2003. Une petite fille nue se balance dans une cellule bétonnée...

- | -

NOUS TOURNONS EN ROND DANS LA NUIT

Liam a neuf ans. À l'écran du téléphone portable que son père, Achille, tient en main, il voit une enfant du même âge que lui, assise au bord d'un lit, et qui se balance d'avant en arrière, lentement, les yeux dans le vague. Sa tête heurte le mur derrière elle à chaque oscillation. C'est Mila. Elle est nue, dans une pièce pareille à ce qu'on voit dans certains films. Lumière électrique blafarde, dimensions réduites, porte sans poignée, pas de fenêtre et aucun meuble à part le lit, bloc plein, inamovible, sans aspérité, sur lequel elle se laisse aller d'avant en arrière, en cadence.

On pense isolation sensorielle. Liam se demande : l'ont-ils rendue folle ? Il entend : *Je fais semblant*. Il dit :

— Elle fait semblant !

Il a presque crié. Achille à côté de lui sursaute.

Il aurait dû le dire tout bas, comme un secret – c'est un secret – même s'ils sont seuls dans cette chambre d'hôtel où ils se sont réfugiés après le premier appel.

Le visage marqué par l'anxiété, Achille est sur le point de dire quelque chose. Pas le temps. À l'écran un individu massif, costume sombre, visage dissimulé par une cagoule noire, vient d'entrer dans la cellule où Mila se balance. Il s'approche, s'arrête près d'elle, pose sa main sur l'épaule nue. Une main lourde qui serre, écrase. Les lèvres de Mila

se crispent, son corps s'immobilise en se déjetant un peu vers l'homme. Celui-ci tient à la main un quotidien national. La caméra zoome sur la date, vendredi 19 décembre 2003, puis cadre sur le visage masqué de l'homme qui prend la parole. Si la police est prévenue, si un quelconque service d'État est averti – *quelconque-service-d'État*, ce sont ses mots – ils élimineront la petite.

La caméra élargit le champ. Pression de la main de l'encagoulé sur l'épaule de Mila qui gémit.

Ils élimineront aussi son père, reprend l'homme en fixant l'objectif par les évidements de sa cagoule.

Il est alors question d'un laboratoire de recherche, de travaux scientifiques menés à *l'insu-des-instances-de-tutelle*, d'interfaces, de logiciels, de plans, en échange desquels l'encagoulé promet la libération de la petite et de son père.

L'image disparaît. Une autre apparaît. Visage blême plein écran, regard fiévreux : Yak, le père de Mila. En fond, une paroi sans couleur ne dit rien du lieu de détention. Le captif scande lentement, d'une voix atone : il supplie Achille de fournir ce qu'ILS demandent. ILS sont prêts à tout. Il ajoute que la mort du jumeau de Mila quatre mois auparavant n'était pas un accident, mais une première tentative d'enlèvement. « Nos vies sont entre tes mains. »

L'encagoulé réapparaît à l'écran pour conclure : ils reprendront contact le lendemain afin d'indiquer la procédure à suivre pour qu'interfaces, logiciels, plans leur soient remis.

Liam va pour parler. Achille lui intime silence, avec l'inhabituelle sévérité à laquelle il s'est déjà laissé aller après le premier appel, deux heures plus tôt.

Ils étaient dans une station-service, à une porte de Paris. Ils se rendaient dans le Massif Central, neige, raquettes, ski de fond. Pour ces vacances de Noël 2003, Liam était seul avec son père, rien n'était prévu avec sa mère que sa carrière aux États-Unis accaparait de plus en plus. Achille avait décidé de rouler de nuit.

Le plein est fait. Le smartphone d'Achille tinte, il se range sur le parking devant la boutique. C'est bref. Après, il reste un moment silencieux, au volant, sans démarrer, avant d'annoncer qu'il y a un contretemps. Au lieu de partir tout de suite, on va devoir attendre et même prendre une chambre dans un hôtel où on passera peut-être la nuit. Il doit recevoir un autre appel. Liam ne comprend pas : on pourrait rouler quand même. On va perdre un jour. Achille lui demande de se taire. Il démarre, on retourne dans Paris embouteillé. Liam râle. Achille s'énerve. Puis se calme. Il a un souci. Il expliquera. Dans son ton, dans ses gestes, l'agacement le dispute à une patience contrainte. Comme là, dans la chambre d'hôtel, alors qu'en quelques effleurements sur son smartphone, il réenclenche la vidéo qui vient de lui être adressée.

À l'écran, de nouveau Mila se balance. Liam redit : « Elle fait semblant ». Achille se tourne vers lui.

Liam insiste : elle-fait-sem-blant.

— Arrête !

Liam voudrait bien se taire pour dissiper la colère qu'il sent dans la voix, dans le regard d'Achille et qui accroît son désarroi, cet oppressant sentiment de vulnérabilité qu'il n'avait jusqu'à présent jamais éprouvé auprès de son père. Se taire, oui, mais il entend *en vrai* la *vraie* voix de Mila, et il sait que c'est vrai même s'il sait aussi que c'est impossible. Jusque-là ça n'a jamais bien marché. D'elle vers lui, en tout cas. Et jamais à distance. Et jamais complètement. Enfin il ne sait plus. Mila disait que si. Lui que non.

Pour lui c'étaient juste des hasards bizarres, des trucs d'intuition. Là, il a peur. De ce qu'il a vu à l'écran. De ce qu'il a entendu. Et il ferme les yeux et il se recroqueville, ça vient de crier à nouveau en lui : *Je fais semblant !* Si fort, sur un tel ton qu'il plaque les mains sur ses oreilles.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Achille.

C'est pas la bonne question !

— C'est pas la bonne question.

Liam a répété, presque machinalement.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Ce n'est pas la bonne question.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est Mila qui me le dit.

Il se tait. Cette fois Achille va —

Non, il ne se fâche pas.

Il a fermé les yeux. Ça dure. Trop pour Liam, seul face à ce père, savant médaillé, docteur en presque tout, et là

sans regard, absent. Ça l'effraie encore plus de le sentir ailleurs.

Achille rouvre les yeux et s'enquiert sur un ton très calme, celui qu'on prend pour s'adresser à un bébé, à un malade ou à un fou :

— C'est quoi la bonne question, petit bonhomme ?

Liam n'est plus un bébé. Alors, est-il malade ? Fou ? Il le croirait presque en s'entendant répondre :

— La bonne question, c'est : qu'est-ce que TU AS ?

Il a encore répété docilement ce que lui souffle la voix de Mila, mais celle-ci rectifie aussitôt, et complète – illico, il corrige et complète à son tour :

— Qu'est-ce que *J'AI*. *DANS LA TÊTE*. Achille, la bonne question c'est...

— J'ai compris, murmure Achille.

Il se lève, pousse un juron, et soudain étreint son fils en réprimant un spasme.

Un sanglot ? s'interroge Liam. Son père sanglote. Comme un malade ? Comme un fou ? Perdu, il est pourtant un peu rassuré par le creux des bras paternels, alors il tente une blague habituelle entre eux :

— C'est grave, docteur ?

Il y a un interminable silence. Achille va savoir expliquer avec les mots qu'il faut. Après, tout rentrera dans l'ordre. Enfin l'ordre chez eux, entre eux, c'est particulier, pas celui de tout le monde, mais ça ira, et pour Mila on trouvera. C'est pourquoi il n'est pas trop inquiet de sentir les bras

qui l'entourent le serrer encore plus – il va étouffer – et d'entendre Achille lui répondre :

— Grave. Oui. Qu'est-ce qu'il a fait, bordel ? Qu'est-ce qu'il a fait !

— Qui ?

Achille se tait, le serre encore plus fort avant de reprendre sur un ton qui cette fois le panique :

— Qu'est-ce qu'on a fait ?!

*

Ils sont de nouveau assis côte à côte au bord d'un des lits jumeaux de la chambre d'hôtel.

Comme de vrais fugitifs, ils n'ont pas allumé.

Les lampadaires, les enseignes, les guirlandes électriques de Noël sur le boulevard diffusent leurs lueurs qui repoussent la pénombre.

Au bas de l'écran télé éteint, les chiffres luminescents bleus indiquent 21:11.

Liam ne collera pas son nez à la fenêtre, il ne regardera pas les métros qui passent, illuminés et cliquetants, sur la ligne aérienne, les gens emmitoufflés et les voitures filant sur l'asphalte humide. Les questions pleuvent. S'il se braque, Achille s'emporte, se calme, répète : il veut savoir ce que Liam entend exactement. Et comment. Et depuis quand.

— La voix de Mila ?

— Oui.

— Vraiment sa voix ?

— Oui.

— Ce n'est pas un jeu ?

— Non. Enfin si, d'abord. Quand on s'en est rendu compte.

— C'était quand ?

— En août. À Bernalou.

— Et après ?

— Un secret, qu'on pensait un peu idiot, enfin moi surtout, alors que Mila et Ilam...

— Ilam aussi ?

— Oui.

— Et maintenant ? Encore ?

— Ben non, papa. Évidemment non.

— Pourquoi évidemment ?

— Il est mort, je te rappelle !

— Donc ça ne marche pas avec les morts ?

— Non, heureusement !

— Heureusement ?

— Ben oui, ça ne te rassure pas ?

— Non. Vous auriez entendu un mort, j'aurais su que c'était de l'autosuggestion. Là...

Achille laisse sa phrase en suspens et considère longuement Liam avant de reprendre : il veut savoir ce qu'il s'est passé, précisément, l'été dernier, quand les trois enfants ont joué aux moines tibétains.

Sur le boulevard – le boulevard de l'Hôpital, découvrira Liam des années après, quand il aura identifié la sombre

rondeur du dôme de la Salpêtrière qui se profilait au-delà de la voie du métro aérien – sur le boulevard les voitures glissent dans de longs chuintements mouillés. Il s’est mis à pleuvoir.

— Raconte, exige Achille.

— Avec Mila et Yak kidnappés, c’est le moment ? Et puis, je t’ai déjà raconté.

Achille veut les détails. Il sait que c’était fin juillet, à Saint-Cloud, les trois enfants n’étaient pas encore partis à Bernalou où ils devaient passer quinze jours avec Yak.

— Cet après-midi-là, qui a eu l’idée du jeu ?

— Tous les trois ensemble, Mila, Ilam et moi. On avait trouvé des déguisements.

— Des déguisements, comme ça, tout prêts ?

— Juste des draps qui séchaient dans le parc, peut-être des draps de la clinique.

— Parce que les draps de la clinique privée la plus pointue de France en neurochirurgie, on les fait sécher dans le parc... À l’ancienne.

— Ben quoi ?

Ce ne sont sûrement pas les phrases exactes. Mais Liam commence à se débattre parce que la tension soupçonneuse d’Achille et sa curiosité aussi pointilleuse que narquoise abîment ce qu’il a voulu retenir, révèlent ce qu’il a voulu écarter. Son père a raison, des draps dans le parc, on n’en avait jamais vu. En plus, ceux-là étaient safran comme les robes des bonzes dans les docus. C’est ça qui leur a donné

l’idée. Qui l’a eue le premier ? Ils y ont pensé ensemble. Non, ce n’est pas Ilam qui l’a suggéré. Ni Mila. Que cherche Achille ? Les jumeaux n’ont rien fait de mal. Achille dit qu’il n’accuse personne, il a besoin de savoir.

— Pour la tête, on devait tous se la raser. Et le thé, c’était Yak. Madame Breuil avait pris son jour de congé, on était seuls à la maison. Yak est venu voir si tout allait bien. À la clinique, ils avaient préparé du thé glacé citronné. Il nous en apportait trois grands verres.

Lorsque Yak a vu Liam la boule à zéro, il les a engueulés. Il disait que quand Achille reviendrait de son congrès en Australie, il serait furieux. Il craignait aussi la réaction de Nadège, mais elle, ce n’était pas grave : les cheveux auraient repoussé quand Liam reverrait sa mère. Surtout, il pensait que les gosses avaient bousillé sa tondeuse. Il l’a reprise. Les enfants n’ont pas pu continuer. Résultat des courses, oui, seul Liam s’est retrouvé le crâne rasé. Et, oui, c’est après ça qu’il est tombé et qu’il s’est blessé à la tête. Longtemps après ? Il ne sait pas. Mais, oui, il avait bu son verre de thé. Était-il tombé parce qu’il s’était évanoui, ou s’était-il évanoui parce qu’il était tombé ? Impossible à dire, sans doute s’était-il pris les pieds dans son déguisement, il avait trébuché, il s’était cogné à un coin de table. Après, il ne sait pas, et même ça, il n’est pas sûr de s’en souvenir. Il se rappelle qu’ils jouaient et qu’il est tombé. Il ne sait pas combien de temps ça a duré. Après ils ont joué à autre chose.

— Le même jour ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Là, ce sont bien les mots prononcés dans la pénombre de la chambre d'hôtel. Ces mots qui achèvent d'instiller le doute en Liam, de chiffonner l'heureux souvenir des dernières vacances d'été. Il répète, parce qu'il veut encore repousser ce qu'implique la question de son père :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Achille ne répond pas. Il fait signe d'approcher à l'enfant. Il pose ses deux mains sur sa tête et lui palpe le crâne. Liam voit des larmes dans ses yeux. Ça lui fait peur.

— Qu'est-ce qu'il y a, p'pa ?

Achille le considère avec un regard étrange.

Il ne peut pas lui expliquer grand-chose parce qu'il n'est certain de rien. Ils ont quelques heures devant eux pour trouver un moyen de sauver Mila et Yak. Il faut qu'il fasse un test. Et pour ce test il a besoin de l'accord de Liam.

— Évidemment que je suis d'accord !

Ce n'est pas si simple. Avant de se décider, il faut qu'il sache : Achille va se connecter à des programmes informatiques qu'il a hébergés dans plusieurs banques de données. Grâce à ces programmes, il va activer une interface qui risque d'avoir des effets, peut-être douloureux...

— ... là.

Il a pointé son doigt sur le front de l'enfant. Il hésite un moment avant de poursuivre :

— Disons plutôt... là.

Il lui a pris le menton pour lui faire tourner la tête et

a posé son doigt à la base arrière de son crâne, un peu à gauche.

— Là, vraiment là ? demande Liam.

Oui, le point précis où il s'est cogné en tombant le jour où ils ont joué aux moines tibétains, l'été dernier à Saint-Cloud, chez Yak. La cicatrice des quelques points de suture par lesquels Yak, leur chirurgien préféré, a refermé la petite plaie sans gravité que Liam s'était faite ce jour-là, en tombant après s'être rasé le crâne, avoir bu un thé glacé servi par son hôte, puis avoir perdu connaissance...

Les phrases d'Achille sonnent pesamment. Pourquoi ce récapitulatif, entre ironie et procès-verbal ? Et comment pourrait-il faire mal à son fils à cet endroit-là avec un smartphone ? Liam lui adresse une grimace de clown. Il se moque ou quoi ?

Achille aussi grimace, un faux sourire, avant de le reprendre dans ses bras comme s'il voulait ne plus être vu. Pour l'instant il ne peut pas, ou plutôt ne veut pas répondre parce que, s'il se trompe, il préfère que Liam n'en sache pas davantage. S'il se trompe, moins l'enfant en saura, mieux ce sera. L'idéal serait même de tout oublier, mais là ils ont d'autres soucis, plus graves, or si ce qu'il croit est vrai, avec ce qu'il va faire, il existe une chance d'aider Mila.

Ça signifie que ce qu'il va tester a un rapport avec ce que veut l'encagoulé ? Achille confirme.

— Alors, faut essayer. Y a pas à tergiverser.

Liam l'a dit avec conviction, presque enthousiasme. Achille le regarde sans répondre, en souriant. Parce que j'ai employé un mot rare ? se demande le petit bonhomme. Mais tout à coup il comprend pourquoi ce sourire, et si triste. Il hésite puis finit par poser la question qu'évidemment son père attend : c'est quoi comme mal, ce qu'il risque de sentir ? Ça peut être violent ? Il peut devenir idiot ? En principe non, mais Achille ne peut rien garantir. C'est justement parce qu'il est incapable de prévoir qu'il refusait de tenter ça.

— Ça, quoi ?

Achille ferme les yeux. Il va tout dire. Liam va enfin comprendre. Achille rouvre les yeux et – non, il se ressaisit et poursuit sur un ton qu'il s'efforce de rendre rassurant : il pense que quand Liam est tombé cet été et qu'il a perdu connaissance, quelque chose s'est produit, qui a eu un effet sur une partie de son cerveau, *là*. Il a de nouveau posé son doigt sur la cicatrice. Sur la nature de ce quelque chose, il a un soupçon que le test peut confirmer ou infirmer. L'ennui c'est que si son soupçon est justifié, le test provoquera une intrusion dans le cerveau de Liam.

Si ce n'était pas son père, savant de réputation mondiale, mathématicien de très haut niveau, spécialiste en sciences cognitives, qui le disait, Liam croirait à une mauvaise blague. Et c'est quoi le rapport avec Mila ?

Le rapport ! Ce qu'il peut être ballot. Le *quelque chose* qui permet d'agir sur le cerveau de quelqu'un avec un smartphone,

c'est *l'interface* que réclame l'encagoulé. Achille acquiesce.

Liam passe à son tour un doigt sur la cicatrice à la base de son crâne. Tout s'ordonne avec une logique qui provoque en lui vertige, peur, excitation.

Il a un truc dans la tête. On lui a implanté un truc dans la tête, comme un cyborg, un truc tellement précieux, tellement incroyable que des *gangsters* sont prêts à tout pour l'obtenir. Qui a fait ça ? À peine la question formulée, la réponse s'impose. Yak. Achille acquiesce de nouveau. Pourquoi moi ? demande Liam. Et Mila ? Et Ilam ? Eux aussi ? Achille pense même qu'ils ont été opérés avant Liam. Mais tant qu'il n'a pas procédé au test...

*

Il a fallu que Liam s'allonge sur le lit. Achille pianote sur son smartphone. Il a prévenu : ça peut être long. Si Liam sent une douleur, une gêne, il doit lever la main.

Liam attend. Il ne sent rien. Il rêve. Peut-être somnole-t-il. Un souvenir surgit, une dispute. Entre mes pères, pense-t-il. *Mes pères*, oui, car, aussi loin qu'il s'en souvienne, Mila, Ilam et lui se plaisent à s'attribuer deux pères. Eux ne se sont-ils pas amusés à leur donner trois prénoms en anagrammes ? Liv était d'accord pour ses jumeaux ; Nadège beaucoup moins, c'est ce qu'elle a dit après. La complicité des deux hommes, très vite elle n'a plus supporté. Liv aussi s'en est lassée.

Elles-nous-ont-abandonnés, hululent les deux pères pour faire rire et parfois consoler la tripotée que leur ont laissée les mamans, prétendent-ils.

La dispute, c'est quand Achille a déposé Liam à Saint-Cloud, chez Yak, fin juillet 2003. Liam aime la vieille grande maison en belle pierre à la lisière du parc de la clinique. Il aime y séjourner, même si, après, l'appartement d'Achille lui paraît rétréci.

Cette maison, Liam la retrouvera cinq ans plus tard, lorsqu'il aura des doutes sur la réalité de cet *étrange souvenir qui fracture son enfance* (je reprends ici l'expression qu'il employait). Il la retrouvera grâce à la clinique dont elle est toujours voisine, mais au-delà d'un mur qui partage désormais le parc. (Moi aussi je m'y suis rendu. Ce n'est plus l'établissement d'Yves-Albert Keller, on n'y pratique plus la neurochirurgie mais la chirurgie plastique, les implants y sont mammaires et capillaires.)

Le soir de la dispute, les enfants ne dorment pas, bien qu'il soit tard. Ils sont dans le grenier aménagé en immense salle de jeu. C'est évidemment Liam que le sort désigne quand il est question de savoir qui ira chercher des trucs à grignoter à *l'office. Notre hôtel particulier de Saint-Cloud*, comme disent les jumeaux, les pousse souvent à se la jouer aristos. En plus, dans ces moments-là, Liam les soupçonne de tricher.

En bas, la porte de la cuisine est entrebâillée, ça gueule, il se garde d'entrer.

« Tu n'as pas à craindre que je te double, dit Achille, tu as le matériel dans ton coffre. »

« Sauf que tu gardes les codes, et tu as tout verrouillé ! » ricane Yak.

« Normal, non ? »

« Ce n'est pas ma conception de l'amitié ni du travail d'équipe. Je vais me coucher. »

Liam a juste le temps de filer.

*

Dans la chambre d'hôtel, il a dû somnoler car il sursaute quand Achille pose la main sur son épaule. Il n'a rien senti et ne sent toujours rien.

— On continue, dit Achille.

Liam va devoir répéter, pas à haute voix, seulement dans sa tête, ce qu'Achille va réciter. Tout jusqu'à ce que son père se taise et pose de nouveau la main sur son épaule.

Ça ressemble à un drôle de poème en vers de mirliton, prévient Achille. C'est le début d'un code de déverrouillage. Chaque implant en a un, différent. Il les a choisis un peu longs et un rien absurdes afin qu'ils soient plus difficiles à craquer. Là, Liam ne devrait rien sentir parce qu'il y aura encore trois mots après, trois mots qui provoqueront le déverrouillage proprement dit.

— On y va ?

— On y va.

— Elle y était quand il glissa
Dans le sien qui l'était aussi
Un long baiser qui l'enivra
Mais le théâtre est sans merci
C'était à elle, elle s'élança.

Silence. La main du père se pose sur l'épaule de l'enfant.

— Tout va bien ?

Liam fait signe que oui.

Maintenant, il doit se représenter, comme si c'était gravé devant ses yeux fermés, trois mots, écrits exactement comme sur le papier que lui tend Achille, sur lequel Liam lit *coulisses* – *cou lisse*.

Oubliant la situation, il rit en demandant à son plaisantin de père si les *coulisses* de son code sont bien celles du théâtre où, s'il en croit le poème idiot – dont, sans vouloir vexer papa, le dernier vers boite – un monsieur dépose un baiser dans le *cou lisse* d'une actrice.

— Exactement, petit bonhomme.

Ces trois mots que Liam va se représenter en pensée sont l'équivalent de la touche « validation ». La cryptographie est une longue patience qui nécessite parfois le recours à des moyens mnémotechniques.

— Le calembour idiot n'est pas interdit, s'excuse Achille avec une mine de savant surmené. Il est souvent pratique.

— Pas de souci, p'pa.

Liam se rallonge, baisse les paupières et, retrouvant son sérieux, se représente les mots convenus.

Quand il rouvre les yeux, il a face à lui ceux de son père, pleins d'une attente manifeste, angoissée et néanmoins intéressée. Il faut croire qu'un savant reste un savant même quand c'est sur son fils qu'il tente une expérience, et dans une situation extrême – ça fait un peu drôle, mais bon.

— Tu as perçu quelque chose ?

— Rien, mais alors rien du tout.

Liam est très déçu. Et déçu de penser décevoir.

Achille, lui, semble soulagé. D'un côté, ça rassure l'enfant, mais il demeure déçu. Achille s'est remis à tactiler son smartphone. Encore un essai et ce sera fini.

Ça devient rengaine, un rien lassant. Sauf que. Là.

Là, Liam *voit* quelque chose dans sa tête, une sorte de scintillement, comme quand on a fixé une lumière forte. C'est vague, c'est flou, et déjà ça s'estompe.

C'est...

Ce n'est rien.

Encore rien.

Ça va finir de disparaître.

Non, ça ne s'efface pas.

Soudain il sent du chaud puis du froid dans son dos, sur son visage, parcourus de frissons. Est-ce le début de ce que Achille a prédit ou l'émotion de percevoir – ou de croire percevoir – un phénomène étrange ?

Il aimerait rester hyper objectif et pourtant disponible, curieux mais rigoureux. Il est surtout anxieux, et un peu

affolé à l'idée que ça va avoir lieu, parce qu'il voit à présent, distinctement, enfin presque...

— ... des chiffres, Achille. Une pleine page de chiffres et... maintenant un truc comme un schéma, un dessin.

Il s'est dressé sur le lit. Achille le considère avec incrédulité, puis tourne vers lui l'écran de son smartphone.

— Ça ? demande-t-il.

C'est exactement ça que Liam voit dans sa tête.

Exactement ça, et il commence à avoir une idée de ce que les pères ont fait à leurs enfants.

*

Sur la clé USB que m'a refilée Mila, un fichier est ainsi titré, *Ce que les pères ont fait à leurs enfants*. Il semble qu'il ait été rédigé par Liam. L'adolescent y raconte ses souvenirs de cette nuit du 19 au 20 décembre 2003. Jusqu'ici, j'ai été scrupuleux dans ma retranscription. Je continue, mais en résumant ce que le petit Liam de neuf ans a pu saisir alors.

Achille explique : si Liam est capable de voir dans sa tête ce qui est affiché sur l'écran, c'est que l'interface implantée dans son cerveau l'été passé traduit en signaux décodables par les neurones toute donnée stockée en langage informatique, et peut également se connecter à tout type de matériel accessible par Internet. En gros, ça fonctionne sur le mode d'un smartphone, permettant au cerveau d'entrer directement en relation avec toute donnée et application.

Les circulations et agitations des liquides organiques fournissent la très faible énergie nécessaire, à la façon d'un flux alimentant une turbine.

Achille et Yak ayant achevé la mise au point de cette interface nano-bio-électronique à la fin de l'année 2002, ils étaient d'accord pour travailler à la conception d'une version destinée à une installation sous-cutanée peu intrusive : l'implant, de la taille d'une lentille, aurait été placé dans le dos, par exemple, à proximité de la moelle épinière à laquelle il aurait été relié. Une interface externe, avec branchement et débranchement à volonté, pouvait même être envisagée. Achille tenait à ce que leurs recherches aboutissent à cette solution, respectueuse de la liberté et de l'autonomie du sujet porteur. Yak était d'accord, même si trouver le mode de connexion avec le cerveau via la moelle épinière allait nécessiter encore bien des tâtonnements. Cependant, en janvier 2003, brusquement il proposa de tenter une implantation directe dans la boîte crânienne. À quoi bon poursuivre si l'implant ne fonctionnait pas ? Il fallait tester le matériel *in situ*.

Achille refusa. Le 19 décembre, il affirme à Liam qu'il vient de découvrir là, dans la chambre d'hôtel et dans les pires conditions, que Yak a décidé de le mettre devant le fait accompli : très sûr de ses compétences, il s'est certainement persuadé qu'il ne faisait courir aucun risque à ses cobayes et qu'une fois les implants douillettement nichés dans les trois caboches de leur progéniture, l'intérêt scientifique l'emporterait sur les scrupules obsolètes de son associé...

— ... et que tu accepterais de déverrouiller les implants dont tu es le seul à détenir les codes.

— Tu sais ça, toi ?

— Je vous ai entendus un soir dans la cuisine de Saint-Cloud. Tu te méfiais de lui ? Et pourquoi nous, des enfants, vos enfants, comme cobayes ?

Pour Yak, les trois enfants n'étaient pas des cobayes, plutôt les bénéficiaires d'une expérience extraordinaire, d'une avancée scientifique qui allait révolutionner l'humain. Achille n'a pas de mal à en convaincre Liam qui a toujours été fasciné par l'enthousiasme et l'emphase un peu allumée du père des jumeaux, sa tendance à l'utopie scientifique : les interfaces allaient inaugurer une ère nouvelle. En mettant à la disposition de jeunes possesseurs, quasi instantanément et avec une infaillibilité que ne pouvait atteindre aucune mémoire humaine, le savoir accumulé pendant des millénaires, leur merveille bio-nano-électronique n'allait-elle pas permettre une résolution de la sentence « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... » ? On assisterait alors, les deux savants n'en doutaient pas, à un bouleversement des rapports humains. Bien sûr, si l'interface tombait entre les mains des décideurs actuels, on pouvait craindre le pire. En particulier la création d'individus qui, ayant été pourvus d'une interface sans le savoir, obéiraient à des impulsions qu'ils croiraient venues d'eux-mêmes alors qu'ils seraient pilotés par une volonté extérieure. Des robots humains qu'Achille et Yak, du temps qu'ils étaient d'accord sur ces

questions, appelaient rob-*i*-ots, capables d'effectuer sans discuter et en étant persuadés d'agir de leur propre chef toutes les tâches, y compris les plus abjectes. Mais si l'interface devenait rapidement accessible au plus grand nombre en demeurant entièrement contrôlable par le porteur, c'était, tout à l'inverse, la manipulation des individus qui devenait moins aisée, et toutes les situations de pouvoir qui pouvaient être remises en cause. Les changements vers plus de liberté, plus d'autonomie, plus de conscience et d'intelligence des réalités, plus de démocratie et donc de bien-être, de bonheur, étaient à proprement parler inimaginables.

Avec de tels arguments, mis à la portée d'enfants de neuf ans, pas étonnant que Yak ait convaincu Mila et Ilam de devenir les pionniers de cette expérience, les *aventuriers du futur* ! Il n'avait sûrement pas manqué de leur affirmer que, s'il avait connu un neurochirurgien de son calibre, c'est dans son propre cerveau qu'il aurait fait implanter l'interface – et il était sincère. Pour lui, l'implant était un merveilleux cadeau. Peut-être même au départ avait-il prévu de n'opérer que Mila et Ilam.

— Ce serait après votre dispute dans la cuisine qu'il aurait décidé de m'opérer aussi, pour t'obliger à lui communiquer les codes de déverrouillage ?

Probable, mais la mort d'Ilam fin août 2003, alors que Achille n'était pas encore rentré d'Australie, a bouleversé Yak, et tous ses plans. Plus question de parler de rien à qui que ce soit. L'éventualité que le décès de son fils puisse

être une conséquence de l'opération l'a forcément effleuré. Un enfant de neuf ans qui chute par la fenêtre sans raison apparente après une opération touchant le cerveau...

Tant que les interfaces n'étaient pas activées, elles ne pouvaient servir. Mila et Liam, les deux *implantés* survivants, n'auraient donc dû développer aucune capacité nouvelle. Pourtant, et cela aussi Achille le découvre dans la chambre d'hôtel du boulevard de l'Hôpital ce soir du 19 décembre 2003, ils ont apparemment acquis celle de se connecter l'un à l'autre. Soit Achille a en partie loupé le verrouillage des implants, soit quelque chose s'est passé, construit, tissé au niveau neuronal entre le cerveau de chaque enfant (des milliards de neurones, des milliers de connexions pour chacun d'eux) et l'interface, superpuissante mais très petit joueur comparée à leurs méninges d'homo sapiens. Quelque chose d'imprévu s'est produit, si bien que, porteurs d'implants non activés, ils ont pu communiquer par la pensée. Achille en est émerveillé. Aussi Liam n'est-il pas surpris de voir se peindre sur les traits de son père un air de savant contrarié lorsqu'il lui révèle que ça ne marche pas à tous les coups.

Jusque-là, il entendait Mila, mais pas toujours, ni chaque fois qu'elle prétendait lui envoyer un message. Un coup ça marchait, un coup ça ne marchait pas. Dans l'autre sens, ça ne marchait jamais, presque jamais. Pourquoi ? Ne portent-ils pas le même implant ?

Liam est vexé. Ça semble confirmer ce dont Mila s'est toujours vantée : les filles sont plus évoluées, et gnagnagna.

Puis soudain l'évidence lui apparaît, rassurante : Yak a bricolé l'implant de sa fille pour l'avantager !

Achille s'efforce de sourire en lui ébouriffant les cheveux. Si Yak a *bricolé*, c'était dans l'espoir de contourner les verrouillages. Mais l'*avantage* de Mila est sans doute d'un autre ordre. Si elle parvient à communiquer avec Liam alors que lui n'y parvient pas, c'est qu'elle *y croit*. Non, il ne tombe pas dans le mysticisme. Seulement, dans certaines conditions, on obtient de notre organisme des performances qu'en temps normal on n'envisagerait pas. Quand on a un gros chien aux fesses, on court plus vite. Et on résout plus facilement un problème s'il semble régi par une logique identifiable que s'il prend des allures de tour de magie défiant nos connaissances. De surcroît l'implant que porte Liam est connecté à son cerveau, donc à une matière vivante, évolutive, surtout à son âge. Son cerveau produit continuellement des neurones, celui de Mila aussi. Correctement sollicités, ces neurones créent toutes sortes de liaisons. Et comme Mila savait qu'elle portait un implant... Ses airs mystérieux et supérieurs, ses allusions s'expliquent, conclut Liam, surtout si elle est parvenue à se déverrouiller. Achille en doute. Elle a plutôt tenté des trucs à l'aveuglette, peut-être guidée par Yak. Ses neurones ont fait le reste. Après, l'interface, qui est aussi un système expert, a trouvé une connexion avec celle de Liam.

Comment ? Achille a probablement laissé dans un de ses programmes une ligne où ce genre de connexion était

inscrit. Au début, il a pas mal tâtonné. Quand il a développé le programme finalement retenu, très structuré en arborescence, il a abandonné les pistes précédentes. Il a peut-être laissé traîner des éléments anciens dans un coin. Oui, il y a des coins dans les programmes informatiques. Des tas. Et quand il a verrouillé le programme finalisé, le reliquat d'une solution abandonnée mais non supprimée n'aurait pas été verrouillé, c'est possible. Or, si un tel reliquat a en effet échappé au verrouillage, il devrait fonctionner dans les deux sens. C'est ce qu'Achille propose d'essayer.

Liam y croit à peine, son super savant de père est passé à côté d'un truc simplissime : pourquoi veut-il utiliser le fantôme d'une connexion abandonnée et incertaine alors que, s'il déverrouille Mila, il pourra lui-même communiquer avec elle aussi sûrement qu'avec le smartphone ?

Il a dû se planter car Achille, prompt d'habitude à encourager les trouvailles de son petit bonhomme, a seulement un sourire indulgent : Liam en a fait l'expérience, pour que son implant soit déverrouillé, il a fallu qu'il répète un texte que son père lui récitait. Cette participation du porteur de l'interface à la mise en service, qu'Achille a très volontairement inscrite comme une étape incontournable du déverrouillage, est un moyen d'empêcher que l'activation se fasse à l'insu du porteur. C'est une notion à laquelle il tient beaucoup, ça permet d'éviter que l'interface soit utilisée pour fabriquer des robots.

Ce 19 décembre 2003, Liam retient surtout que, pour déverrouiller l'interface de Mila, il faut qu'Achille parle, avant, à la fillette, et donc passer par le reliquat oublié. Jusque-là ça fonctionnait au mieux d'elle vers lui. Pourquoi là, tout à coup, ça marcherait dans l'autre sens ? demande Liam.

— Parce que tu vas essayer en y *croyant*.

— Tu vas pas me dire que c'est magique, pas toi !

— OK, je me suis mal exprimé : tu vas essayer en *sachant* que ça va marcher parce que tu *sais*, comme Mila le sait depuis déjà pas mal de temps, que tu as dans le cerveau un petit bijou nano-bio-électronique conçu par ton génial papa, une interface qui permet de réaliser des prouesses.

Le génial papa sourit en tentant de produire autre chose qu'un rictus crispé et ajoute :

— On n'a pas le choix, petit bonhomme. Ça doit marcher.

*

Liam a essayé. Pendant ce qui lui a semblé des heures. Rien ne s'est produit. Pas même un bredouillement.

Rien.

Il en aurait pleuré.

Il a pleuré.

Il se sent nul. Mila avait raison.

Achille se tait, immobile à côté de lui, désarmé.

C'est d'autant plus moche que Liam entend Mila.

Elle appelle sur tous les tons et il ne peut rien pour elle.

Il faut attendre, ça peut se débloquer. Liam doit se reposer.

Trop fatigué, peut-être n'est-ce que ça.

Les chiffres bleus de l'écran télé éteint affichent 22:31. Ils ont encore du temps avant l'appel, demain.

S'il pouvait dormir.

Qu'est-ce qui a pris à leurs pères de leur fourrer dans le crâne des trucs pareils ?

« Ils sont fêlés », dit souvent Nadège, sa mère. Elle les a même soupçonnés d'être en partie responsables de la mort d'Ilam. Il a toujours pensé que là-dessus elle débloquent, par rancune, colère, jalousie. Pour disculper Liv, elle chargeait Yak un max, elle le déteste.

Ilam est mort chez Liv, sa mère. Un accident, a-t-on dit.

Si on croit le Yak de la vidéo envoyée par les ravisseurs, ce ne fut pas un accident.

Si c'est vrai, tout se dessine autrement. Ilam passait la dernière semaine du mois d'août chez sa mère. Garde partagée aménagée façon *bobopipole*, comme dit Nadège. La semaine suivante, c'est Mila qui y serait allée. Parfois, les jumeaux voulaient être ensemble chez l'un ou l'autre de leurs parents, parfois ils préféreraient être séparés. Le soir de la mort d'Ilam, Liv était à une soirée où Tselmeg, son amant, devait la présenter à un type pour une éventuelle tournée en Europe de l'Est. Elle a reçu le coup de téléphone un peu avant minuit. Son fils était à

l'hôpital. En fait, il était à la morgue. Mort sur le coup après être tombé du cinquième étage. Chute malheureuse d'un enfant de neuf ans laissé seul au domicile maternel. Les analyses toxicologiques ayant été négatives, on a conclu à un malaise dû à la chaleur polluée de Paris un soir d'été. Ce fut la version officielle, qui ne nécessitait pas d'autopsie.

La réalité serait différente. Ilam était effectivement seul dans l'appartement mais on peut imaginer que quelqu'un est arrivé. Quelques-uns. Qui avaient la clé, puisqu'il n'y a pas eu effraction. On est entré. Ilam était à la fenêtre. Il a eu peur. D'autant plus qu'il savait la valeur de ce qu'il avait dans la tête. La peur l'a fait basculer dans le vide. Leur coup manqué, les intrus sont repartis aussi discrètement qu'ils étaient venus. La sortie du parking souterrain est située à l'arrière de la résidence, dans une rue parallèle. Dans le demi-sommeil de Liam, se profile quelque chose de pire. Les intrus s'emparent d'Ilam, le chloroforment, lui ouvrent le crâne pour récupérer l'implant, puis le jettent par la fenêtre. Tête la première. C'est une fantasmagorie morbide, il le sait, trop de sang, trop de traces. Et les hommes qui ont tenté de kidnapper Ilam, les mêmes que ceux qui ont enlevé Mila et Yak, ne savent pas que les trois enfants portent l'implant mis au point par leurs pères, sinon ils *opéneraient* Mila.

Comment Yak n'a-t-il pas envisagé qu'il faisait courir ce risque à ses enfants ?

Qui avait la clé de l'appartement de Liv ? Qui avait les codes du parking, du portail de l'allée privée, de la porte du hall ? Qui savait qu'Ilam serait seul ce soir-là ? Qui avait la mère sous la main et pouvait donc, éventuellement, l'empêcher de rentrer à l'improviste ? Tselmeg. L'amant de Liv. C'est lui qui aurait monté le coup ? Ou serait complice ?

Quand il blague sur Tselmeg, Yak dit que c'est un VRP multi-cartes, multi-vestes qui vend de tout à tout le monde, ce qui pourrait aller des substances illicites aux avions de chasse, en passant par les armes de poing et les jeunes orphelines roumaines. Ilam a raconté un jour que Tselmeg s'était vanté d'avoir aussi fourni à Yak du matériel de pointe introuvable provenant de l'ex-URSS. Ilam n'aimait pas Tselmeg. Mila non plus, même si parfois elle le trouve fun et glam. Nadège idem, et Liv a le droit d'avoir les amis qu'elle veut, ce n'est pas à Yak de lui faire la morale.

Liam a horreur de penser à ces choses. Il voudrait revenir en arrière et tout changer. Remonter au jour où ils ont joué aux moines tibétains, quand la vie était simple. En fait, non. Déjà, c'était plié, tordu.

Déjà il était promis à devenir cobaye. Mila et Ilam, victimes et complices, avaient été chargés par leur père de l'amener à accepter d'être tondu : première étape du protocole d'une opération à laquelle l'évanouissement donnait à Yak le temps de procéder, dans sa clinique, à côté, la chute permettant d'expliquer la cicatrice.

Sale mise en scène. La tonte pour rire. Yak arrive avec le thé glacé, pile au bon moment. Après on joue. Puis la curieuse impression. Liam le sait, l'a toujours su, sans jamais vouloir se le dire : il a ressenti des vertiges avant de tomber.

Narcotique dans le thé glacé.

Réveil après l'évanouissement. « C'était le même jour ? »
Bonne question, Achille, bonne question.

Ce n'était pas le même jour.

Ça l'a effleuré quand il s'est réveillé. Quelque chose était différent, l'intensité de la lumière, ou les yeux de Mila. Quelque chose dans les yeux de Mila. Ilam, lui, ne l'a pas regardé. Pas en face en tout cas, il grognait qu'on faisait une montagne d'un petit bobo de rien du tout. « Bon, on joue ou quoi ? »

Liam était tombé dans les pommes, tout le monde lui garantissait que son malaise n'avait duré que quelques minutes. Ça ne cadrait pas avec son impression, mais c'était rassurant de les croire. Et quand à la fin de la semaine, au moment du départ pour Bernalou, il eut le sentiment qu'on partait un jour plus tôt que prévu, ils ont ri. Il fallait croire que sa chute sur la tête avait été plus grave qu'on ne pensait, il allait falloir procéder à des radios, un scanner, une IRM !

« Achille va m'en vouloir à mort ! »

Grand rire sonore de Yak.

Petit rire complice de Mila et Ilam.

Et Achille qui devait être absent dix jours pour un congrès en Australie et qui téléphone pour dire qu'il rentrera plus tard.

Le *plus tard* a duré jusqu'à fin août. Et va savoir si, sans la mort d'Ilam, il ne serait pas revenu encore plus tard.

Après, c'était le drame, l'hébétude. Ça n'a pas empêché les scènes entre les parents de Liam. Et les sarcasmes de Nadège sur *l'autre*, la fille d'Australie. « Une histoire de cul. »

Un doute affreux s'insinue en Liam : son père n'était-il vraiment pas au courant de ce que tramait Yak ? Pourquoi cette absence à ce moment-là ? Il peut aussi penser que Yak a choisi la date puisqu'il l'avait sous la main pour près d'un mois. Oui, mais la prolongation de l'absence d'Achille ? Faut-il croire les allusions de Mila sur la fille d'Australie ?

Si Achille savait, pourquoi prétend-il qu'il ignorait tout ?

Parce que Ilam est mort.

L'expérience des grands savants géniaux a tourné à la tragédie. Achille s'est rendu compte des dangers, il n'était plus d'accord, il a refusé d'activer les interfaces, il a même peut-être doublé leur verrouillage. Non, ils n'étaient déjà plus d'accord avant, à preuve l'engueulade dans la cuisine.

Liam s'y perd.

C'est vrai qu'Achille était étrange lui aussi durant cette période. À la fois tendu et gai. Plus tard il lui a présenté Maouli. Super belle. La fille d'Australie simplifiait plutôt les choses. Maman avait raison une fois de plus. Il a cru que ça expliquait tout, y compris – surtout ! – les trois semaines d'absence à la suite du congrès. Mais Maouli n'a pas duré.

Liam l'a un peu regrettée, elle était gentille, drôle, puis il a espéré que du coup ça irait mieux entre ses parents. Loupé.

Et il n'a pas trop apprécié les sous-entendus de Mila sur les femmes qui passent de l'un à l'autre, ni son air quand il lui a demandé de s'expliquer. Blasée : « T'es qu'un môme, tu piges rien. Ta Maouli, il y a deux ans elle travaillait ici, à Paris, à l'Unesco. Et je l'ai souvent vue chez papa. »

Sur le moment, ça lui parut invraisemblable. Aujourd'hui, il peut imaginer Maouli expédiée en Australie par Yak pour séduire et retenir Achille le temps de l'opération et des premières expérimentations. Mila aurait vendu la mèche sans vraiment le vouloir. Elle était dans l'absolu chagrin de la mort d'Ilam. Forcément, des jumeaux. Pas monozygotiques d'accord, mais quand même. Elle devenait méchante. Ou il fallait qu'elle se sente supérieure parce qu'elle avait perdu la moitié d'elle-même.

Durant tout ce trimestre de l'automne 2003, Mila a été bizarre. Normal. Encore plus normal si on admet qu'elle savait pourquoi, de quoi son frère était mort ou si, du moins, elle en savait suffisamment pour s'en douter.

Que savait-elle ? se demande Liam. Que savais-tu, Mila, et pourquoi tu n'en parlais pas ? *Je ne savais rien. Rien pour Ilam en tout cas. Et ce n'est plus la question. C'est quoi la question ? Comment sortir de là. Et pourquoi, là, je t'entends.* Parce que je dors. *Alors réveille-toi.* Surtout pas, si je me réveille ça ne marchera plus. Je rêve, tu rêves, on dort. C'est pour ça.

NON!

Elle a hurlé et Liam entend un bruit de porte et il voit à travers les cils de ses yeux entrouverts – ses yeux ? les siens ?

ceux de Mila ? – l’homme cagoulé qui ouvre la porte, s’approche... C’est comme si Liam était dans la cellule éclairée en permanence, il est là, enfermé et il crie. Attention, Mila !

Il se réveille en criant « Mila ». Et il entend : *Liam !*

C’est la voix de Mila. Il se dresse. Devant lui ce n’est pas la cagoule, c’est Achille.

Son père est penché sur lui. Il lui caresse le front :

— Ça va, tu t’es assoupi. Tu as fait un mauvais rêve.

L’enfant regarde autour de lui.

Ce n’est pas la fin d’un cauchemar. Il y a eu la fuite, la chambre d’hôtel, la vidéo. Il dit :

— Mila, elle est...

Espoir insensé d’entendre Achille lui répondre : là, dans le lit à côté, elle dort, on est en voyage.

Il accepterait n’importe quoi sauf ce qu’il prévoit, ce dont il se souvient.

Il regarde, il reconnaît la chambre d’hôtel, le bruit des voitures qui chuintent sous la pluie, le tintinnabusement d’un métro, il voit la lumière jaunâtre des guirlandes dans les arbres nus qui mêlent le noir décharné de leurs branchages tortueux à la raideur géométrique de la ferraille de la ligne aérienne, il regarde, écoute. Il dit :

— Je rêvais que j’appelais Mila, qu’elle m’entendait, qu’elle me répondait et... j’étais dans la cellule avec elle, et même... à sa place, comme... en elle, je voyais à travers ses cils. Ses cils à elle...

Achille a posé la main sur sa joue.

— Dors, petit bonhomme, on va avoir une rude journée demain.

— Et Mila, on ne peut pas... ?

Liam ?

Achille allait répondre, Liam lui fait signe de se taire. Il pense lentement « Mi-la », et il entend de nouveau : *Liam ?*

Alors c’est comme si, à ce qu’il voit, se superposait la cellule dans son éclairage blafard. Il ferme les yeux. Tout devient net : il est dans la cellule, il ne voit pas Mila, il voit ce que voit Mila – ses yeux sont les siens ?

Il pense aussitôt : « Liam parle à Mila. Je suis avec toi ? Réponds ». Et il entend : *Mila répond à Liam. Je t’entends. Où es-tu ? À toi.*

Et comme Achille le regarde avec inquiétude, il lui adresse un salut militaire parodique en braillant façon trouffion dans un film de GI’s décérébrés :

— Yes, sir ! À vos ordres, sir ! Liaison établie. On peut lancer l’opération « Tempête vocale dans le désert ».

*

Mila a été enlevée avec Yak. Ils sont arrivés ensemble – elle ne sait où. Ils n’ont pas pu communiquer et elle ignore si son père est toujours là. C’est ce qu’apprend Achille en réponse aux premières questions qu’il demande à Liam de poser à Mila.